

nayen, au-dessus duquel devaient briller, en ce moment, les mêmes étoiles et, pour la première fois, il sentit son cœur étreint dans l'étau de la nostalgie. Il lui sembla voir se dresser devant lui un avenir atroce qui l'effraya; il sentait son cœur comme muré à jamais sous les pierres lourdes et massives du désenchantement. Il éprouva, en ces cruelles minutes, tout le nu, tout le froid et le vide de son existence. Un cercle l'étouffait; et il subit toutes les affres de l'angoisse morale.

Avant de fermer la fenêtre par où commençait à entrer, trop vif, le froid de la nuit, il jeta un dernier coup d'œil dans la rue. Elle était encore grouillante de promeneurs et de promeneuses; des fusées de rire montaient à lui. Pourquoi était-il étranger à cette joie? Pourquoi ces belles heures de la vie des autres et de la sienne mouraient-elles stériles, privées de l'active allégresse qui était, comme aux autres, son vœu, mais pour lui, l'inexaucé? Allait-il donc être condamné désormais à l'unique privilège de la souffrance, et cela parce qu'il avait aimé et qu'il aimait?... Ah! les affres brisantes et déprimantes de l'isolement... Pourquoi donc serait-il la victime d'une effroyable exception aux lois naturelles des bonheurs dispensés partout excepté au coin ou geignait son adolescence déserte?...

Le réverbère s'éteignit soudain et la nuit déploya ses noirs bleuâtres au dehors. L'obscurité étendit son mystère sur les bruits de la ville.

Paul Duval voulut demander au sommeil l'oubli de ces heures angoissantes; il fit une prière machinale et il s'étendit tout habillé sur le pauvre lit de camp de sa cellule. Et, dans le lourd silence de l'alcôve, il pleura longtemps de ces larmes qui rongent comme un acide et qui font mal au cœur.

XIX

Paul Duval vécut ensuite des jours singuliers. Le hasard sur lequel il avait compté pour lui faire rencontrer Blanche Davis ne le servait pas vite; sans doute il voulait ménager ses effets.

Mais pendant ce temps-là, il se produisait de grands trous dans la bourse du jeune homme. Il lui fallait sans tarder trouver du travail. Il chercha; il parcourut avidement, chaque soir, les petites annonces des grands journaux; mais on demandait surtout des besogneux, des hommes de métiers, des sténographes, des dactylographes, sachant bien les deux langues, des comptables. Hélas, son instruction de simple maître d'école élémentaire n'allait pas jusque là; et il n'avait aucun métier. Que pouvait-il faire en effet? Enseigner à des potaches; c'était tout et c'était peu.

Enfin, un soir, ses yeux tombèrent sur une annonce dans laquelle on demandait un copiste; travail facile et assez rémunérateur pour un homme patient et assidu. L'ancien instituteur chercha à se convaincre

qu'il avait une belle écriture; l'habitude de faire appliquer ses élèves de Tadoussac à bien former leurs batons et leurs courbes avait également fait la main du maître au tracé des cursives amples et bien arrondies.

Paul Duval prit soigneusement note de l'adresse indiquée dans l'annonce du journal. Il s'y rendit le lendemain matin. Sa démarche fut heureuse. Il arriva dans sa chambre portant sous son bras une serviette bourrée de paperasses. C'étaient des pièces que lui confiait pour copier et vérifier, une grande maison de commerce. Il avait de la besogne pour plusieurs jours; il étala le monceau de papiers sur une petite table, dans le coin de sa chambre et, sans plus tarder, il en commença l'examen. C'étaient des factures à vérifier, des colonnes de chiffres à additionner, de longs contrats à copier. Paul ne put s'empêcher de sourire en pensant combien il fallait être doué d'une belle énergie pour entamer un tel labeur.

Il travailla toute cette première journée sans presque lever la tête. Le soir, il accumula davantage, sur la chaise où il les déposait les feuilles revues et complétées. Quand sonnèrent onze heures, il ressentit quelque fatigue, se leva, s'étira, fit une fervente et courte prière se jeta sur son lit où il dormit d'un lourd sommeil jusqu'au matin.

Il s'attela à sa rude besogne, le lendemain et les jours suivants. Il termina en cinq jours le travail qu'on lui avait confié pour dix et il en redemandait d'autre.

Ces journées de travail lui valurent une accalmie; il en fut heureux, d'autant plus qu'il avait réussi de cette façon à combler les vides inquiétants qui s'étaient faits dans son gousset. Il pouvait vivre maintenant pendant plusieurs jours.

Depuis qu'il avait commencé de travailler Paul Duval ne sortait que pour les repas qu'il prenait, les plus maigres possible, dans un restaurant du voisinage; il rentrait vite et se courbait sur ses paperasses. Chaque jour, pendant plus d'une semaine, sans penser aux conséquences d'un surmenage aussi excessif, Paul Duval renouvela son effort, d'une surprenante intensité. L'endurance du jeune homme n'y eût pas suffi sans une extraordinaire et subite énergie qu'il puisait dans son ennui même. Il ne s'interrompait que brisé de fatigue, à bout d'innervation pour lutter contre l'engourdissement qui faisait flétrir ses épaules; des fois, emporté par cette furieuse folie du travail, il renonça de se coucher craignant de trop s'attarder au lit et il se contentait d'un somme la tête appuyée sur sa table de travail...

Mais un soir qu'accablé, il avait arrêté, un instant, la course de sa plume sur le papier, une mauvaise pensée traversa soudain son esprit.

Etait-il venu à Montréal seulement pour se livrer jours et nuits à cette besogne d'esclave? Ne valait-il pas mieux, vraiment, rester simple maître d'école à Tadoussac plutôt que de devenir vulgaire copiste besognant dans une vilaine chambre d'un mauvais